



ISSN 1269-472X

La Charte

81^e ANNÉE - NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2010 - N°6 - ORGANE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE ANDRÉ-MAGINOT



Ardennes, 15 mai 1940...
Les SPAHIS de la HORGNE



Approfondir l'Histoire pour préciser la Mémoire Ardennes, 15 mai 1940...

Le fait d'armes des Spahis de La Horgne



CLICHÉ DU FOND : © BARTHELEMY VIELLOT. CLICHÉ C : © SWIR MERZOUKI. CLICHÉ D : © SHD

Le mythe de La Horgne

Regardez bien cet homme barbu au pas décidé **(a)**... Il n'est pas abattu, il n'a pas l'attitude d'un vaincu, il toise même le photographe d'un air mauvais. On lit au travers de ce regard de la colère et de la fierté. Cet homme porte des galons de maréchal des logis-chef et son camarade, tout aussi décidé que lui, porte le double galon de laine d'un *maoun* (brigadier) marocain **(b)**. Ces deux combattants marocains sont des Spahis originaires de Marrakech... Ils ont été capturés par la 1^{re} Panzer-

Division, le 15 mai 1940, au terme d'un combat qui a eu pour cadre le petit village ardennais de La Horgne.

Ce cliché aurait pu ressembler à des milliers d'autres clichés pris par les Allemands en ces jours sombres de mai 1940 dans le secteur de Sedan. Il aurait pu n'intéresser personne car il n'était même pas renseigné; mais voilà, ce cliché a constitué un choc, il y a quelques semaines, pour l'épouse, la fille unique et le petit fils de ce maréchal des logis-chef du 2^e Régiment de Spahis Marocains de Marrakech. Kabbour ben

Aomar Zemrani **(c)** a été identifié sur un cliché de groupe datant de l'immédiat avant-guerre **(d)**, puis de fil en aiguille, sur le cliché ci-dessus, acquis auprès d'un marchand allemand.

Pourquoi le sort de cet homme constituerait-il un cas particulier? En cet été 1940, la France a subi le plus grand désastre militaire de son histoire et rien ne devait plus ressembler à un prisonnier qu'un autre prisonnier. Et pourtant non, car cet homme et son compagnon sont considérés comme les rares survivants d'un effroyable massacre... Alors que les Allemands

percent les lignes françaises à la « charnière » de Sedan et crée une « brèche » que tente vainement de colmater le commandement français, toutes les unités disponibles sont jetées dans la bataille. La 3^e Brigade de Spahis du colonel Marc en fait partie et reçoit pour mission de tenir ferme le petit village ardennais de La Horgne pendant la journée du 15 mai. Il faut arrêter temporairement le flux des blindés allemands pour permettre l'engagement des réserves. A en croire les chroniqueurs de l'époque, puis les autorités de la période d'occupation, la 3^e Brigade de Spahis à cheval aurait été totalement anéantie, le 15 mai 1940, par la 1^{re} Panzer-Division, l'une des trois divisions blindées aux ordres du fameux général allemand Guderian. Le mythe de La Horgne était né.

La Baraka des Spahis, mythe ou réalité ?

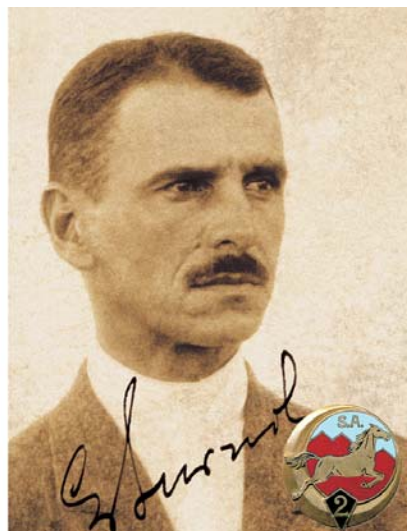
Il y a aujourd'hui 70 ans, la 3^e Brigade de Spahis (à cheval), composée du 2^e Régiment de Spahis Algériens et du 2^e Régiment de Spahis Marocains, s'illustrait en combat à pied face à des éléments de la 1^{re} Panzer-Division, la meilleure division blindée allemande du moment. Retranchée

dans le petit village ardennais de La Horgne, la 3^e Brigade de Spahis du colonel Marc allait tenir tête, huit heures durant, au bataillon de Fusiliers motorisés du Major Richter. Le courage des Spahis n'aurait sans doute pas suffi pour arrêter aussi longtemps un tel adversaire. Mais au combat, le simple rapport des forces ne fait pas tout, il faut également avoir de la chance, avoir la « Baraka » diraient les Spahis.

En ce 15 mai 1940 au matin, Guderian veut appliquer le « Coup de faucille » du plan Manstein qui va permettre d'encercler le cœur du corps de bataille franco-britannique engagé en Belgique. Simultanément, il veut se couvrir face à une possible contre-attaque française dans le secteur de Stonne. Fin tacticien, Guderian consacre à cette couverture une division blindée entière (la 10^e Panzer-Division) et la renforce même avec des unités prélevées temporairement dans ses deux autres divisions (la 1^{re} et la 2^e Panzer-Division). Au moment où la 1^{re} Panzer-Division doit reprendre sa progression vers l'ouest, le 15 mai au matin, son bataillon de reconnaissance est toujours détaché à la 10^e Panzer-Division. Son artillerie et ses chars sont encore en position face au sud, prêts à briser une éventuelle contre-attaque

française, et les ravitaillements en carburant et en munitions sont en cours. Voilà pourquoi, de 10 heures à 14 heures le 15 mai 1940, la 3^e Brigade de Spahis affronte un ennemi « à sa pointure » : le 3^e Bataillon du *Schützen-Regiment 1* de la fameuse 1^{re} Panzer-Division. Ce bataillon va engager successivement ses trois compagnies d'infanterie portée sur semi-chenillés et ses deux compagnies d'appui comprenant des obusiers d'appui d'infanterie, des canons antichars, des mortiers lourds et des mitrailleuses lourdes... Rien n'y fera ! Avec un canon de 37 mm, deux canons de 25 mm antichars, quelques mortiers légers, des mitrailleuses et des fusils-mitrailleurs, les Spahis tiendront ferme sur leurs positions.

La bascule du rapport des forces coïncide avec l'arrivée sur zone de l'artillerie de campagne allemande. Encore convient-il de modérer cette affirmation en tenant compte de l'imbrication des combattants sur la face avant du village. Ni la 3^e Brigade ni le 3^e Bataillon allemand ne peuvent vraiment manœuvrer, l'un fixant l'autre. Pour avancer, les Allemands ont besoin d'artillerie et de chars... justement, ces moyens arrivent. Pour continuer de résister ou pour décrocher, les Spahis



De la gauche vers la droite : le colonel Olivier Marc (1884-1968, commandant la 3^e Brigade de Spahis), le colonel Emmanuel Burnol (1882-1940, commandant le 2^e RSA, tué à La Horgne) et le colonel Edouard Geoffroy (1890-1940, commandant le 2^e RSM, tué à La Horgne).

ont besoin d'artillerie... mais ils n'en ont pas et n'en auront pas !

L'imbrication des combattants empêche l'artillerie allemande de traiter la face avant du village, ce qui explique le bon état de conservation du secteur de l'église et de la mairie-école. Par contre, l'artillerie se déchaîne sur l'arrière du village et sur les lisières boisées de la seconde ligne de défense. Une trentaine de chars interviennent ensuite, débordant les défenseurs et les prenant à revers. Un escadron de Spahis tentera bien une tardive contre-attaque à pied, mais ne pourra même pas déboucher du fait de la densité du feu. Le décrochage des Spahis s'opère alors dans les plus mauvaises conditions, sans artillerie amie et sous le feu des « chars qui partout auront le dernier mot » (colonel Marc).

Le coup d'éclat de l'adjudant Fiévée

Contre toute attente, alors que la fin du combat semble proche, une

erreur tactique va coûter très cher aux assaillants. Au 2^e RSA, l'adjudant Fiévée avait judicieusement percé le mur de la sacristie de l'église pour y placer son vieux canon de 37 mm.

«[...] alors que je déplaçais en direction le tube de mon canon pour prendre à partie deux chars qui se présentaient dans mon secteur, j'étais blessé à la main droite par un éclat de l'une des grenades que nous envoyaient des Allemands qui occupaient les premières maisons du village à une trentaine de mètres de ma position. Le colonel [Burnol] averti vint me voir : je l'assurai de la non-gravité de ma blessure qui ne m'empêcherai pas de tirer au canon, une fois pansée. Je n'avais plus à ce moment que deux servants indigènes indemnes et quelques minutes après, l'un d'eux – le chargeur – était blessé de deux balles au bras et à la cuisse. Dès cet instant, il était presque impossible de rester près du canon car ne réussissant pas à nous déloger à la grenade, les rafales dirigées vers l'issue [l'embrasement] se succédèrent. Je sen-

tais bien la mission du 37 mm s'arrêter là, lorsque le capitaine Combourieu vint me prévenir qu'il était regrettable que je ne puisse agir contre un groupe de chars [et de transports blindés] arrêtés contre une barricade et qui attendaient la fin de l'occupation du village pour reprendre leur progression. [...]

Avec mon servant, nous réussîmes à mettre [la pièce] en batterie à la sortie de la place de l'église. Quelques minutes après, malgré le feu adverse, je réussissais un tir rapide et surtout par surprise, qui dura le temps de la consommation de mes munitions et des munitions explosives abandonnées dans un char FT armé d'un 37 mm. Dès l'ouverture du feu, le dernier char du groupe, mon objectif, était atteint et flambait au milieu de la route, constituant un obstacle pour les autres unités qui n'eurent pas le temps d'agir. En ce qui concerne les trois premiers chars [blindés] atteints, les occupants surpris par le feu n'ont pu sortir, les trois autres chars [blindés] et les deux side-cars ont été abandonnés par leurs servants qui fuyaient vers le bois se trouvant à leur gauche. Après avoir détruit les six chars [blindés] et les deux side-cars, utilisant les munitions explosives récupérées, j'ai arrosé les lisières de bois où des éléments d'infanterie devaient être groupés. [...] Je mis rapidement mon canon hors service en enlevant une clavette du piston, puis me précipitai dans l'église. Le colonel Burnol, le capitaine du Corail et d'autres me donnèrent l'accolade, la joie de tous fut ma satisfaction [...].» Le servant qui avait exécuté ce tir avec l'adjudant Fiévée était le Spahi algérien Saïdi Attalah, matricule 8073, qui fut cité le 10 juin 1943 : « Spahi remarquable par son courage. Tireur au canon de 37, au combat de La Horgne, le 15 mai 1940, a continué au péril de sa vie, malgré un feu violent, à tirer sur des chars et des motocyclistes. A détruit ainsi six chars [blindés] et deux motos sides. »

CLICHÉ DU PREMIER-PLAN : © BARTHÉLÉMY VIEILLOT - CLICHÉ DE L'ARRIÈRE-PLAN : © FAMILLE MAC CARTHY



A La Horgne, les chars allemands auront le dernier mot. Ce Panzer III de 1940 est armé d'un canon de 3,7 cm. En arrière plan, deux Spahis du 2^e RSM photographiés pendant la Drôle de guerre.

Le dispositif défensif initial dans le village de La Horgne



<ul style="list-style-type: none"> Char FT hors service utilisé comme barricade Barricade faite à base d'engins agricoles Abattis Barricade faite avec 2 camions Tranchée 	<ul style="list-style-type: none"> 1^{er} Eon 2^e Eon 3^e Eon 4^e Eon EHR EME Peloton de fusiliers des Spahis algériens Peloton de fusiliers de Spahis marocains Mortier de 60 mm Mitrailleuse 8 mm 	<ul style="list-style-type: none"> 7 à 8 1 à 3 6 15 1 	<ul style="list-style-type: none"> 4 3 FM 8 2 12 	<ul style="list-style-type: none"> 18 à 19 3 à 6 11 35 TOTAL
--	---	--	---	---

La position de résistance s'articule autour de trois lignes échelonnées sur une profondeur d'environ 1200 m. Le colonel Marc compte mener l'essentiel du combat de défense ferme sur la Ligne principale (LP). La Ligne des soutiens (LS) doit permettre de faire face à toute tentative ennemie de débordement de la Ligne principale. Enfin, bien en retrait de ces deux lignes, la Ligne d'arrêt (LA) doit permettre de battre par le feu les intervalles et constituer une réserve de contre-attaque.

INFOGRAPHIE © THIERRY MONÉ

La fin tragique des deux chefs de corps

L'ordre de décrochage a été donné très tardivement par les deux chefs de corps qui sont restés avec les derniers défenseurs jusqu'à ce que les munitions fassent défaut. Le colonel Edouard Geoffroy, chef de corps du 2^e RSM, a été tué alors qu'il essayait probablement de gagner la ligne d'arrêt avec les derniers défenseurs du 2^e RSA. Comme eux, il a sans doute tenté la périlleuse traversée du glacis de la Plate Terre que les Allemands balayaient du feu de leurs mitrailleuses. C'est là que son corps a été retrouvé et ultérieurement identifié grâce, en particulier, à son alliance gravée. Le chef de corps du 2^e RSA, le colonel Etienne Burnol, résistait encore au niveau de l'église, un mousqueton à la main. Ne voulant surtout pas être capturé, le

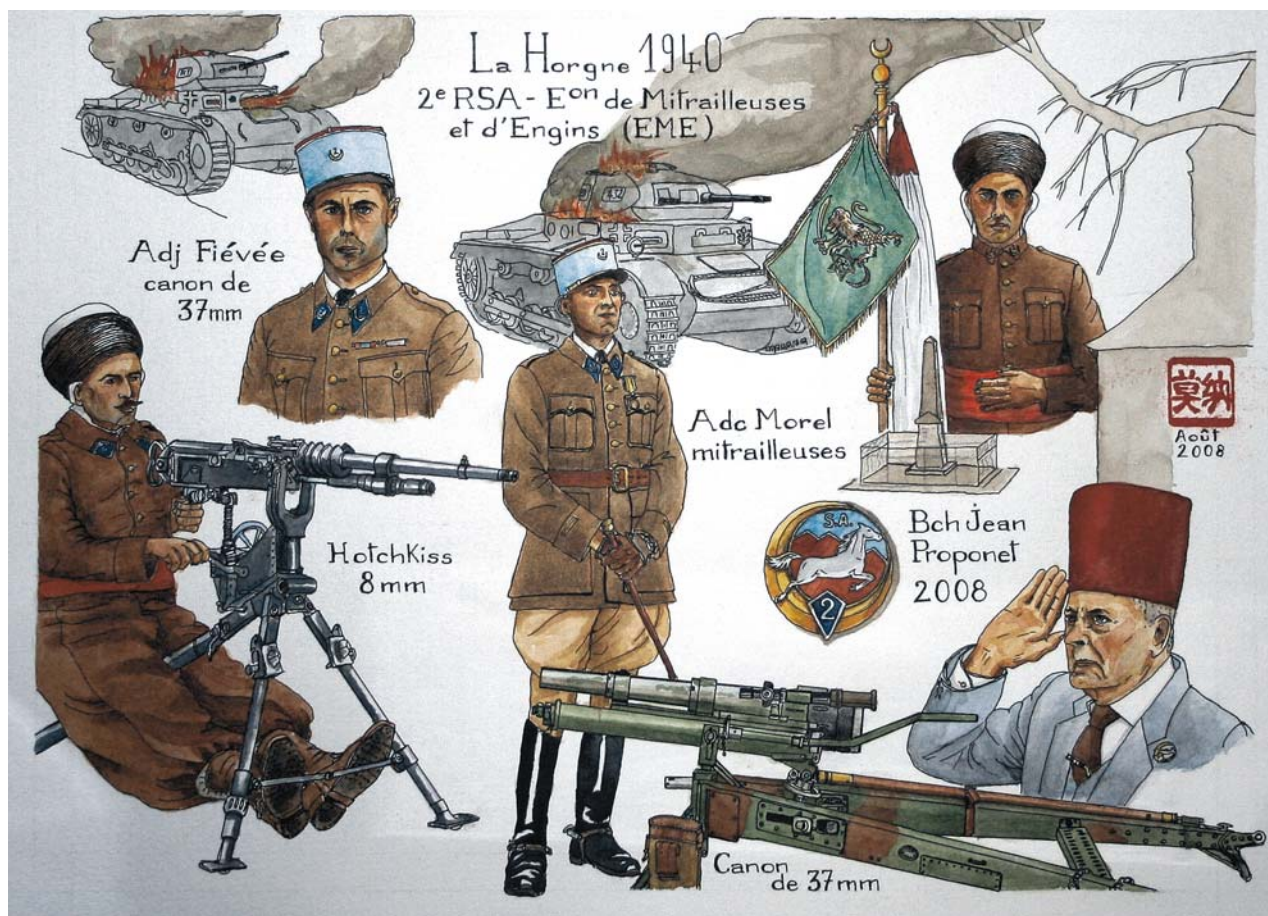
colonel Burnol tente alors de se forcer un passage en direction générale de la Crête Mouton. Il parvient à traverser le village et à s'exfiltrer avec quelques Spahis. Du côté français, les témoignages s'arrêtent là. Il semble que le colonel Burnol et ses hommes sont ensuite tombés nez à nez avec l'état-major du lieutenant-colonel Balck (commandant le Schützen-Regiment 1) faisant un point de situation sur le terrain.

Le peloton de protection allemand aurait réagi immédiatement, fauchant les deux tiers du groupe de Spahis. C'est d'ailleurs l'officier adjoint du lieutenant-colonel Balck, le lieutenant Braune-Krickau qui rapporte les faits dont il a été le témoin oculaire : « L'un des tués, resté debout car soutenu par un pommier, est identifié par les quelques survivants comme étant le colonel commandant le 2^e Algériens, le

colonel Burnol. » Dans une correspondance en date du 4 décembre 1988, Andreas Braune-Krickau ajoute : « ... la mort du commandant du régiment de Spahis m'a particulièrement ému quand nous sommes soudain tombés sur son état-major. Je me suis alors soucié de lui, mais rien ne pouvait le secourir, il avait du être tué sur le coup. [...] »

L'interminable traversée de la Plate Terre

Ayant épuisé leurs munitions mais toujours aptes à combattre, les derniers défenseurs du village de La Horgne se décident à rompre le combat et à gagner la ligne d'arrêt à 800 mètres en arrière de leur position. Cette manœuvre est l'une des plus délicates à réaliser en temps normal,



Cette aquarelle évoque l'action décisive de l'Escadron de Mitrailleuses et Engins (EME) du 2^e Régiment de Spahis Algériens à La Horgne (aquarelle de l'auteur, 40 x 30 cm).

Le coup d'éclat de l'adjudant Fiévée au canon de 37 mm



CUCHE EN ARRIÈRE-PLAN : © BARTHÉLEMY VIEILLLOT - INFOGRAPHIE © THIERRY MONÉ

c'est à dire quand cette rupture brutale du contact s'effectue avec un appui massif de l'artillerie ou un appui aérien... Dans le cas des combattants de La Horgne, aucun appui d'aucune sorte n'est à attendre et le décrochage sous le

feu direct de l'ennemi est une véritable gageure. Alors que les positions défensives retranchées ont permis aux spahis de limiter un tant soit peu les pertes, la phase de décrochage va occasionner en un laps de temps très

court des pertes équivalentes aux heures passées depuis le matin à défendre la position de La Horgne. En effet, pour gagner la crête boisée sur laquelle le 2^e RSM occupait la ligne d'arrêt du dispositif de la 3^e BS, il faut fran-

chir un véritable «billard» : la Plate Terre. Les blindés allemands ayant déjà débordé le village par les deux côtés au moment du décrochage, les spahis doivent traverser la Plate Terre sous le feu direct des chars dont les mitrailleuses balaient impunément la zone depuis que les deux canons de 25 mm antichars du 2^e RSM ont été neutralisés. En 1971, l'ex brigadier-chef Joseph Peltier du 2^e RSA, a relaté avec beaucoup de précision son interminable traversée de la Plate Terre :

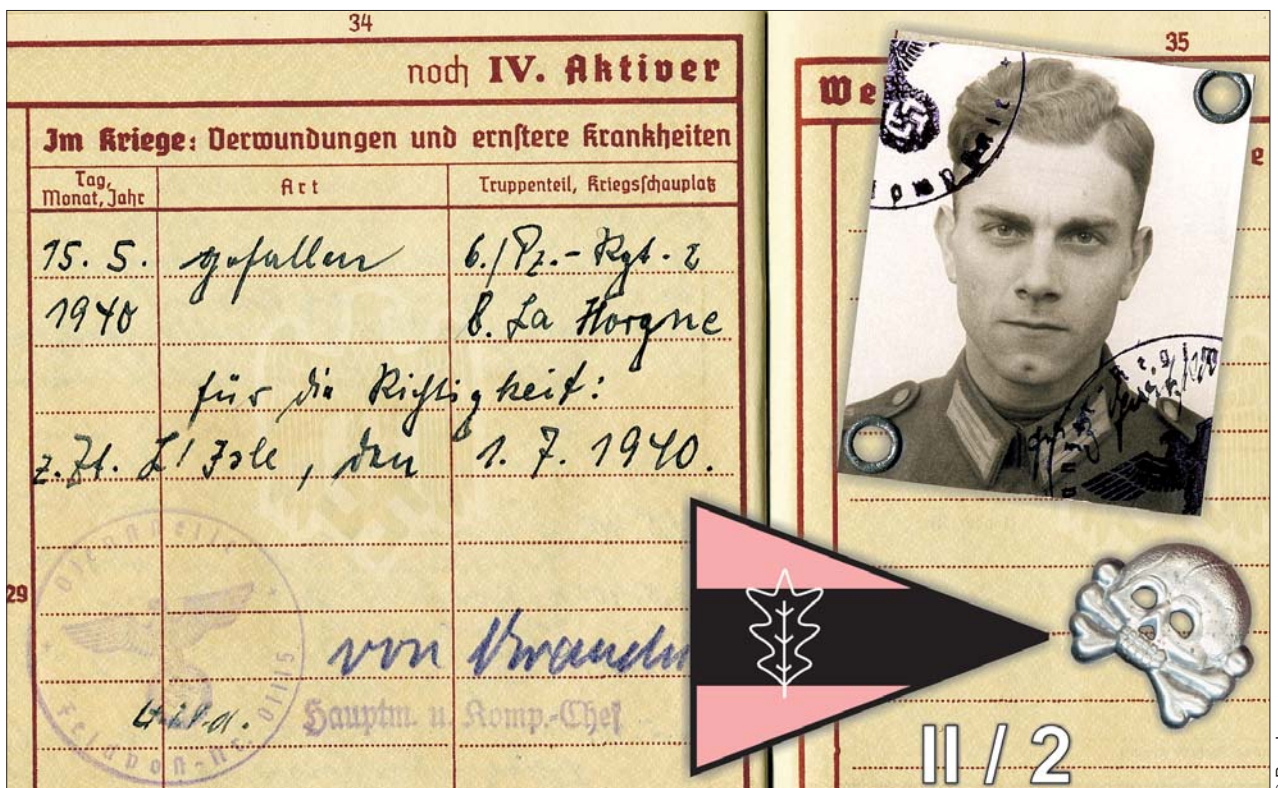
« Les munitions manquent, on tire au mousqueton, on lance les dernières grenades. Il doit être 5 heures du soir, lorsque le capitaine de Tillières [commandant l'EHR du 2^e RSA] surgit près de nous : «baïonnette au canon, les enfants, il faut se dégager!»... [...] Il faut courir le plus vite possible et le plus longtemps possible. Nous traversons le cimetière comme des fous et montons la colline qui précède le bois. [...] Les chars ont pris maintenant le relais des mitraillettes et leurs tourelles

crachent à une vitesse folle. Une balle fracasse mon mousqueton et m'érafle la main, une autre arrache la boucle de mon housseau, puis je reçois comme un énorme coup de gourdin à la cheville et m'écroule. [...] Les balles se fichent dans la terre autour de moi et je parviens à ramper jusqu'au bois. Enfin le feu cesse, c'est soudain le silence et la solitude. Le temps semble suspendu et je crois m'éveiller après un cauchemar. J'ai dû m'endormir d'épuisement car je suis brutalement réveillé par des claquements de mitraillette et vois, comme en rêve, des Allemands qui nettoient le bois. Je fais le mort. Ils ne me voient pas. Je m'endors à nouveau et l'aube me surprend, grelottant de fièvre. Ma cheville fracassée me fait terriblement mal. Le sang s'est coagulé et forme une croûte noire sur mon brodequin.

Je place avec précaution ma jambe gauche sur ma jambe droite et rampe sur le côté vers une mare que j'ai vue la veille en grim-

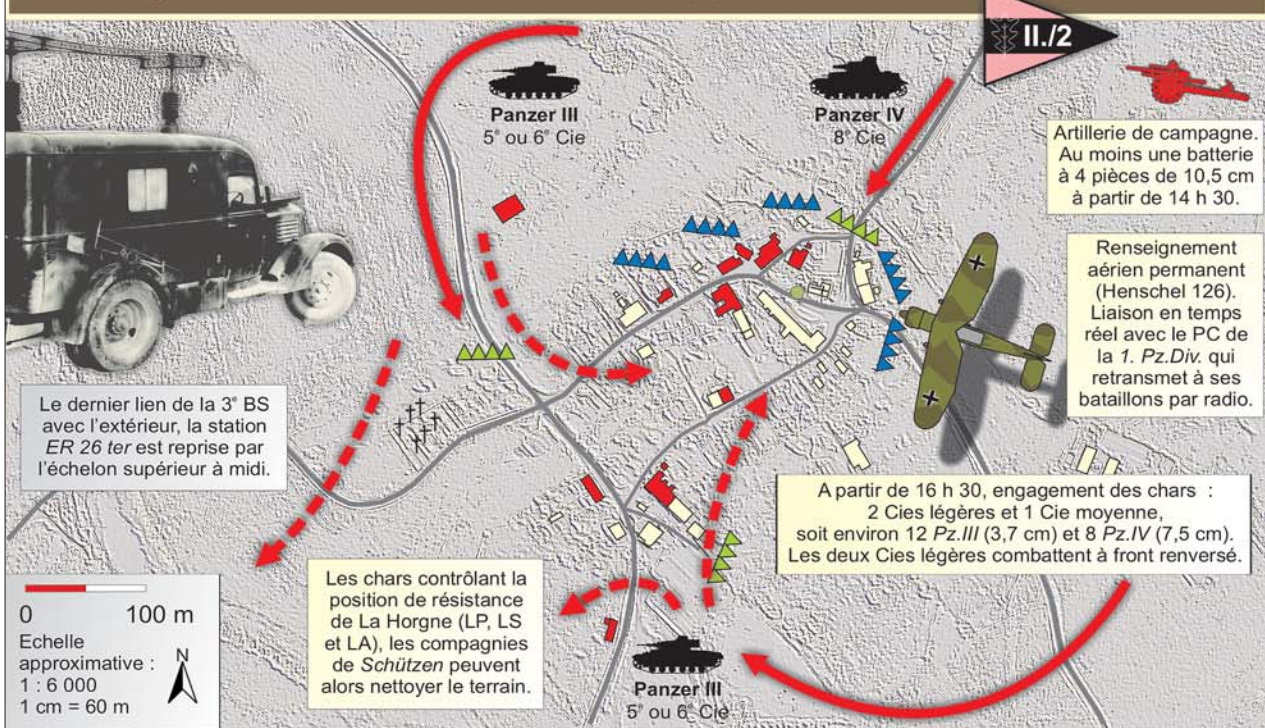
pant la colline. J'arrache au passage des touffes d'herbe et bois la rosée fraîche. J'ai dû mettre très longtemps pour atteindre mon but, rencontrant sur mon chemin des cadavres de spahis que les hautes herbes me dissimulent. Je les contournais lentement, à les frôler, ne pouvant détacher mon regard de ces visages cireux, de ces yeux ternis fixant le soleil.

Je bois enfin de cette eau croupie qui me paraît si bonne et, à bout de force, laisse retomber ma tête sur le sol. [...] des voix au timbre heurté me tirent de ma torpeur. Je dois rêver! Non, il y a là sept ou huit Allemands en uniforme noir des Panzer qui retournent nos morts et font entre eux des commentaires que je ne peux entendre. J'ai dû appeler car ils sursautent et viennent dans ma direction, surpris et méfiants, l'arme braquée. [...] Ils me transportent vers une voiture tout terrain et je vois avec terreur mon pied qui pend au bout de ma jambe comme prêt à s'en détacher [...] ».

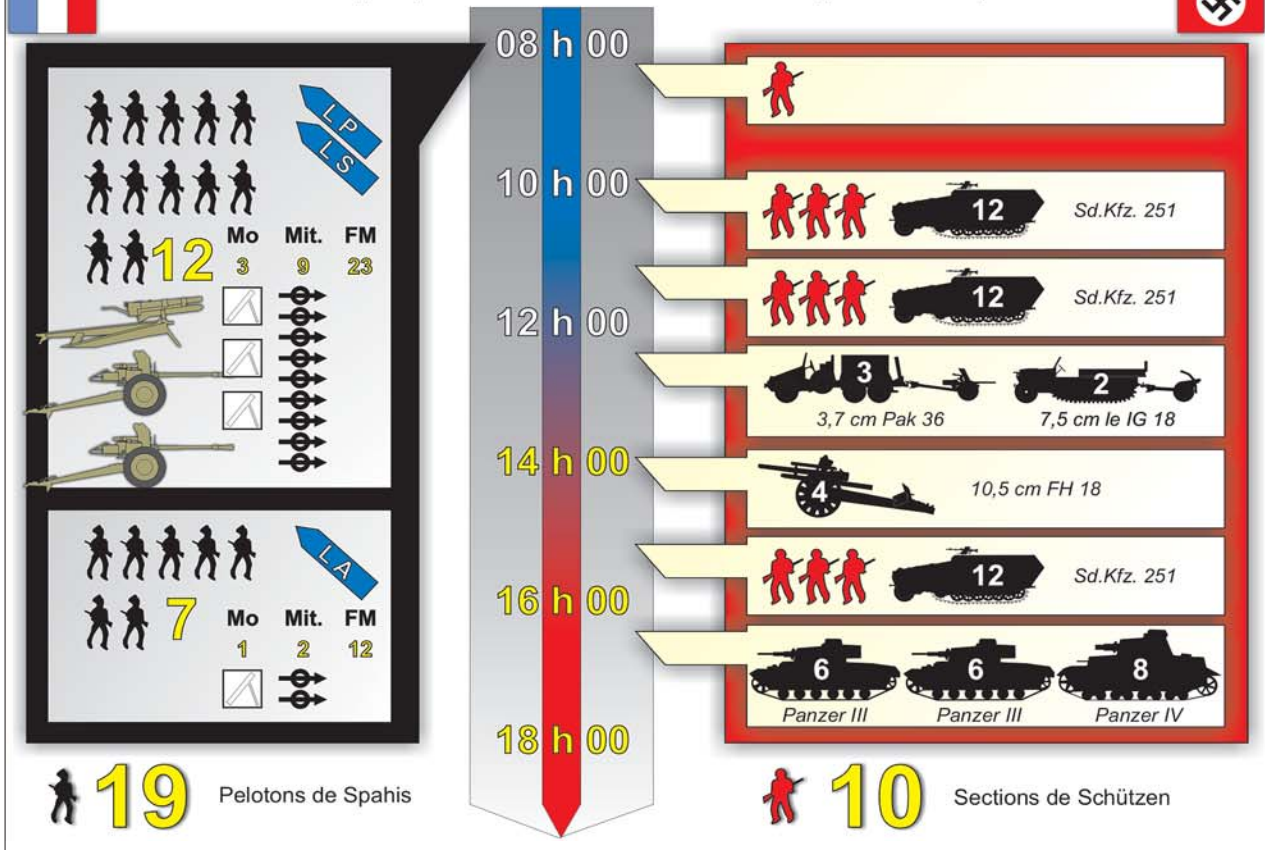


Jeune sous-officier de Panzer, Fritz Oswal Goritzka avait rejoint la 1^{re} Panzer-Division en novembre 1935 et participé à la campagne de Pologne. Il est tué le 15 mai 1940 au village de La Horgne. Il venait d'avoir 26 ans (courtoisie Rob Johnson, USA).

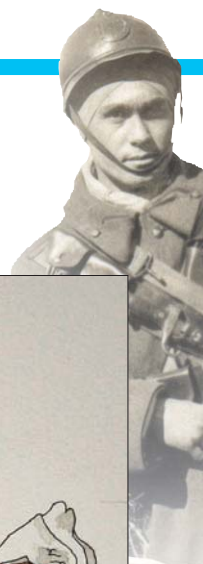
La Horgne, 15 mai 1940 : la bascule du rapport des forces



Ce rapport des forces est volontairement simplifié. En comparant des unités à peu près équivalentes (le peloton de Spahis et la section de Schützen, tous deux renforcés de mitrailleuses), on s'aperçoit que les Spahis sont en permanence plus nombreux que les Schützen. Ce sont les appuis qui feront toute la différence. La bascule du rapport de forces se produit vers 14 h 30.



Des recherches minutieuses, effectuées dans les archives françaises et allemandes, ont permis de préciser la nature, le volume et l'attitude des forces en présence à La Horgne, le 15 mai 1940.



Cette aquarelle évoque les Spahis du 2^e Marocains à La Horgne. Elle est ici en cours de réalisation; on se reportera à la première de couverture de la présente revue pour voir le Spahi garde-chevaux mis en couleurs (aquarelle de l'auteur, 40 x 30 cm).

La Mémoire, grande gagnante de l'étude de la réalité des faits

Le combat de La Horgne constitue un beau fait d'armes... pour les deux belligérants. En effet, au soir du 15 mai 1940, défenseurs et attaquants pouvaient légitimement annoncer « mission accomplie ». Les premiers avaient réussi le tour de force de tenir la position de La Horgne jusqu'en fin d'après-midi. Les seconds avaient réussi à faire sauter le verrou de La Horgne.

Le 15 mai 1940, la 3^e Brigade de Spahis a perdu 50 tués dans le secteur de La Horgne et sans doute deux à trois fois plus de blessés. Après leur avoir rendu les honneurs de la guerre, les Allemands ont capturé 86 prison-

niers dont un bon nombre étaient blessés. Les deux chefs de corps des Spahis ont été tués au combat. L'adversaire a perdu 31 tués et 102 blessés, et une dizaine de ses engins blindés ont été neutralisés. La 3^e Brigade de Spahis réussira à s'exfiltrer et se regroupa près de Reims. Engagée durement sur l'Aisne, les 9 et 10 juin 1940, elle ne déposera les armes que le 23 juin, sur ordre, et après s'être battue jusqu'au bout de ses forces et de ses munitions. Entre le 10 mai et le 23 juin 1940, la 3^e Brigade de Spahis aura perdu 148 tués : 12 officiers, 15 sous-officiers et 121 gradés et Spahis.

Dans une démocratie comme la nôtre, la notion bien comprise de liberté doit permettre à toutes celles et ceux qui le désirent, de

chercher à faire la part des choses entre mythe et réalité. La mise à plat de la réalité des faits nous rapproche encore plus de ces combattants oubliés du 15 mai 1940. Ainsi précisée et débarrassée de sa gangue de légende, l'Histoire des Spahis de La Horgne vient nourrir utilement la Mémoire. Certes, il faudra encore du temps pour que la réalité historique vienne se substituer aux images d'Épinal qui hantent notre inconscient collectif. C'est sans doute là tout l'intérêt d'une action mémorielle bien conduite, à la fois nécessité et privilège d'une démocratie mature, capable de se pencher sur son vrai passé et de l'assumer. ■

Thierry Moné

thierry.mone@wanadoo.fr



© BARTHELEMY VIEILLOT

En mai 2010, les jeunes Spahis du 1^{er} Régiment de Spahis de Valence (Drôme) rendent hommage à leurs aînés tombés au feu. Le carré militaire de La Horgne regroupe 41 tombes. Unis au combat, les Spahis de la 3^e Brigade le sont demeurés dans la mort et reposent côte à côte sans aucune préséance de grade, d'origine ou de religion. Parmi eux, les deux chefs de corps, les colonels Burnol et Geoffroy. En arrière plan, on aperçoit une partie de la Plate Terre, de sinistre mémoire.



© BARTHELEMY VIEILLOT

Présents en 2010 à La Horgne, au premier rang, trois vétérans du 15 mai 1940 (d. à g.) : Pierre Gravelle (2^e RSM), Jean Proponet (2^e RSA) et François Bro. N'ayant pu se déplacer mais présents par la pensée, Henri Prévost (2^e RSA) et Raymond Dumet (2^e RSM).



© BARTHELEMY VIEILLOT

Ci-contre, symbole de l'amitié franco-allemande, un dépôt de gerbe effectué par le lieutenant-colonel Ludwig Jens (attaché militaire adjoint à l'ambassade d'Allemagne à Paris) et le chef de corps actuel du 1^{er} Régiment de Spahis, le colonel Arnaud Dupuy de la Grand'rive. Des soldats allemands de la 1^{re} Panzerdivision furent inhumés initialement sur le lieu des combats du 15 mai 1940. Ils reposent aujourd'hui au cimetière militaire de Noyers-Pont-Maugis, au sud de Sedan.